

Les **déclics** de Claxton

Un *road book* comme on parle de *road movie*... *Jazz Life*, photographies de William Claxton et texte de Joachim Berendt, longtemps "collector" s'arrachant à prix d'or dans son unique édition allemande, fait enfin l'objet d'une réédition somptueuse... et d'une traduction. Occasion d'évoquer avec le maître l'art de photographier le jazz.

INTERVIEW



Elvin Jones,
devant
le Birdland en 1960

Vous semblez heureux de vous retrouver à Paris...

J'ai longtemps habité New York mais je suis à présent installé à Los Angeles. Dans les années soixante, j'ai vécu à Londres et Paris. Ma femme, Peggy Moffitt, était mannequin et elle travaillait souvent ici. À cette époque j'ai fait davantage de photographies de mode que de jazz... En Europe, le jazz m'a semblé à ce moment-là moins dynamique que la scène du rock britannique. On était en pleine explosion des Beatles et des Stones.

C'est donc aux États-Unis que vous aviez déjà photographié le jazz.

Depuis 1948. J'étais encore lycéen quand j'ai commencé. En 1951, j'ai pu faire les portraits de Charlie Parker, Chet Baker, Gerry Mulligan... J'ai enchaîné avec des artistes extrêmement populaires, comme Frank Sinatra, mais aussi avec des solistes ou des chefs de musique classique. En fait, plus qu'au jazz, c'est à la musique tout court que mon travail s'est consacré. Mais le jazz était et reste la musique de mon cœur.

D'où vous est venu cet intérêt pour le monde de la musique ?

Pour ce qui concernait les stars, la plupart du temps, en tout cas, il s'agissait de commandes. De la part de magazines, de boîtes de pub ou de compagnies de disque. Mais pour les jazzmen, il en allait différemment. J'étais fan, tout simplement. Comme on peut l'être d'un footballeur... Je frappais à leur porte ou leur téléphonais pour pouvoir les rencontrer. Je me souviens que l'un des premiers a été Duke Ellington: j'étais encore au lycée à Pasadena, dans la banlieue de Los Angeles et j'avais appris que son orchestre jouait en ville. J'ai pris le bus avec mon appareil photo et à la fin du concert je suis allé frapper à la porte de la loge pour lui demander s'il accepterait que je le photographie.

Aviez-vous fait des photos au concert ?

Pas du tout. Cela ne m'a jamais vraiment passionné, d'ailleurs. Même si je l'ai fait, dans les clubs, quelques années plus tard, lorsque j'étais davantage connu et que je disposais d'un matériel plus performant. Mais il me fallait quand même obtenir l'autorisation préalable du patron du club, puis celle de l'artiste. Et comme je suis grand, je m'entendais dire systématiquement: "Surtout, que l'on ne te voit pas!" C'est comme cela que

j'ai appris à me rendre invisible... Pour autant, le contact direct avec le musicien, en tête à tête, hors de la situation du concert, dans une relation de proximité, m'a toujours infiniment plus intéressé. Dans son environnement quotidien. Ou en coulisses, en répétition, en séance d'enregistrement entre deux prises, lorsque l'on peut échanger quelques mots et se détendre. On m'a demandé, il y a quelques années comment j'arrivais à faire des photos d'aussi près, de Miles Davis et des autres qui sont parfois connus pour ne pas être commodes: je pense que c'est d'abord parce qu'une relation d'amitié s'était préalablement instaurée. Et également parce qu'ils me faisaient confiance sur le fait que je ne publierais pas une mauvaise image d'eux. Une autre chose qui me gêne pour les photos en club ou en concert, c'est que j'ai l'impression d'avoir toujours un spot au-dessus du musicien: ce n'est pas ma lumière, c'est celle de quelqu'un d'autre.

Fût-il talentueux, je préfère choisir mon propre éclairage, plus intime, plus adapté à chaque personnalité.

Où publiez-vous vos photographies à cette époque ?

Quasiment tous les mois dans les magazines *Down Beat* et *Metronome*. J'ai eu la chance de me trouver

au bon endroit au bon moment: à Los Angeles, à Hollywood particulièrement, lors de l'expansion du jazz sur la West Coast. Les jazzmen vivaient très bien de leur boulot dans les studios de cinéma et de télévision et pouvaient se permettre d'aller jouer pour des clopinettes dans les clubs. Cela avait conduit des musiciens comme Benny Carter, Harry "Sweets" Edison, Coleman Hawkins ou Don Byas, à venir s'installer à L.A. Ce n'est que plus tard que j'ai obtenu des commandes de photo-reportage de la part de *Time Life*; j'adore les reportages, c'est extrêmement gratifiant.

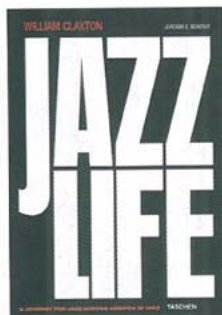
Vous avez également réalisé bon nombre de pochettes de disque lorsque vous vous trouviez en Californie.

En 1955, on a assisté à la fois à l'arrivée de LP, en 30 cm, et à un véritable boom de l'industrie du disque. Les nouvelles compagnies poussaient comme des champignons et toutes enregistraient du jazz. J'étais très souvent sollicité pour les photos de couverture et il me fallait arriver avec des idées nouvelles à chaque fois... Je demandais au ●●●

"J'ai eu la chance de me trouver au bon endroit au bon moment: à Los Angeles, à Hollywood particulièrement, lors de l'expansion du jazz sur la West Coast."



William Claxton



Les batteurs
"Philly" Joe Jones,
et Larance Marable,
sur la Côte Ouest.



●●● musicien quel était le thème de son album, ou son titre, et je brodais à partir de là, pour aller en extérieur dans un décor approprié.

Ces pochettes étaient en couleur et les photos publiées dans les magazines en noir et blanc. On dit parfois que le noir et le blanc sont les vraies couleurs du jazz. Qu'en pensez-vous?

Je préfère le noir et blanc. Pour l'abstraction. Et pour approcher l'essence du sujet. Mais j'aime la couleur lorsqu'on peut en user de manière monochrome. Le travail de Pete Turner en est un magnifique exemple.

Le format carré des pochettes de 33 tours vous a-t-il posé des problèmes particuliers?

Pas du tout. Le design et la typographie étaient

partie intégrante de mes études universitaires, j'y étais préparé... Du coup, lorsque j'avais des commandes dans un but précis, j'anticipais la place du titre et de la typographie! En plus, je travaillais au Rolleiflex ou au Hasselblad, dans un format carré au départ. Quant à la dimension des disques vinyle, 30 x 30 cm, c'était un régal pour les photographes et les graphistes par rapport aux CD. Notre travail était bien mieux mis en valeur. Je ne parle même pas du plaisir à lire les notes de pochette et à considérer l'ensemble – musique, image, typographie, texte – comme une œuvre d'art... Aujourd'hui, à l'heure du CD, beaucoup de maquettistes viennent directement de la culture informatique sans être passés par des études

de typographie et c'est un appauvrissement.

Jazz Life s'apparente davantage à du photo-journalisme. Vous avez dû avoir recours à un 35mm au cours de votre périple...

Bien sûr. Il s'agissait de parcourir les États-Unis sur la trace des racines et de l'identité du jazz. Le 35mm s'imposait à la fois pour des conditions de rapidité et de lumière. J'ai une énorme admiration pour Henri Cartier-Bresson et toute cette école qui rend compte d'une réalité sociale. Lorsque nous trouvions un chanteur de gospel, il s'agissait de le photographier en situation, à l'église, mais aussi en train de répéter avec le chœur ou de faire de l'essence... Le livre a été réalisé en un an et se veut le témoignage de l'état de l'Amérique en 1960. Vu du jazz

“Je préfère le noir et blanc. Pour l’abstraction. Et pour approcher l’essence du sujet. Mais j’aime la couleur lorsqu’on peut en user de manière monochrome.”



William Claxton

Dans les ruelles de James Alley, quartier de La Nouvelle-Orléans où naquit un certain Louis Armstrong

C’était une idée du journaliste allemand Joachim Berendt: prendre le temps de sillonner les États-Unis sur les traces des origines et de la réalité du jazz. Il avait un éditeur intéressé dès le départ, Burda. Il m’avait téléphoné à l’automne 1959 en me faisant part de son projet et en me disant que j’étais son photographe préféré parce que mes photos avaient une âme. Nous nous sommes donné rendez-vous à New York, avons loué une Chevrolet... Et en route vers l’aventure, de trous perdus en lieux mythiques! Joachim Berendt a écrit ensuite, en contrepoint des photos, un texte parfait pour les profanes, que la plupart des musiciens seraient bien en peine de formuler aussi clairement. Le livre a été publié – après-guerre oblige – sur un papier un peu jaune,

avec le texte en allemand. C’est devenu un collector qui s’arrache à prix d’or. D’où l’idée de le rééditer aujourd’hui, sur un beau papier, avec enfin des traductions anglaise et française. Nous avons gardé la chronologie précise du voyage, à quelques exceptions près nécessitées par la logique (qui ont été spécifiées), mais la maquette a été complètement repensée.

Propos recueillis par Alex Dutilh

À LIRE:

Jazz Life, photographies de William Claxton, texte de Joachim Berendt (anglais, français, allemand), 30 x 40 cm, 696 pages + 1 CD, éd. Taschen. ISBN 3-8228-4971-5. 150 euros (à paraître le 15 octobre).
Rencontre-dédicace chez Taschen (82, rue Mazarine, 75006 Paris), le 21 octobre, de 18h à 20h.